



IMAGERIES

«
*D'un tissu de Perse où, qui sait
Au temps d'Hafiz se prélassait
Le talon de votre pantoufle »*

.
Mais j'aimerais mieux être à des milliers de lieues
Un Persan,
Le derrière posé sur des faïences bleues,
Conversant

Sur le prix des tapis avec de beaux compères,
Ou rêvant
Au génie Hafidmuz qui traîne ses repaires
Dans le vent.

Verdun, juillet 1916

Vasque.

Jeunesse de mes yeux, ô princesse rétive,
Quel jardin d'or peut retenir
La course de cette héritière présomptive
Des royaumes de l'avenir ?

Quelle lice d'œILLETS tressant leurs broderies
Sur de beaux sables de couleur ?
Quels carrelages bleus murant l'orangerie
Et ses feuillages recéleurs ?

Mes arbres sont plantés en double ligne droite,
Aussi hauts que des minarets.
Nulle écorce de fruit sapide ne miroite
Dans le bronze de mes cyprès.

Mais j'ai poli cent ans la vasque de porphyre
Qu'on voit à peine tout au bout ;
Et son jet d'eau tout blanc se balance au zéphire
Comme un plumet de marabout.

Cent hivers du poids de leur neige ont fait descendre
Ma barbe à mes genoux cagneux ;
Cent automnes ont fait plus pâle que la cendre
Mon caftan cérémonieux.

Le soir, ma vasque pure est pareille à la rose.
Hier, aujourd'hui puis demain,
J'attends en souriant qu'auprès d'elle se posent
Les deux colombes de tes mains.

Fantasque.

Si je savais dans la cornue
Sublimier les sucs odorants,
Je te laisserais dormir nue,
L'haleine unie au souffle errant.

Mais j'irais, parcelle à parcelle,
Piller les jardins des seigneurs,
Pour qu'à ta porte s'amoncellent
Les pourpres mères des odeurs.

Pour que l'huile suave coule
Au lit pressurable et gluant,
J'ordonnerai qu'un soir s'y roulent
Toutes les vierges d'Ispahan.

J'y ferai, s'il est nécessaire,
Egorger la plus belle enfant,
Pour qu'un songe plus doux macère
Dans l'arome plus étouffant.

Sous mon talon dur d'amant ivre
Faisant gicler l'ultime extrait,
Je réclamerai qu'il se livre
A ta narine, et je rendrai,

De ce charnier de fleurs qui jute,
Irrespirable l'air du ciel
Pour te créer une minute
Du beau vertige essentiel... !

Car la bourrasque exaspérée
Qui te coucherait sur mon corps
Entre nos faces saturées
Épuiserait le flacon d'or... !

Si je savais filtrer les doses
Des paradis s'évaporant
Et si j'étais planteur de roses
Quelque part au pays d'Iran !

Berceuse pour l'enfant qui dort sur la traîne des paons.

Les tapis plus beaux que des poésies
Sous la selle des noirs chevaux du Khan,
Sur le sable les tentes cramoisies
Du fantasque émir qui lève le camp,
Tous les étendards qui pendent aux dômes,
Tous les pavillons qui battent aux mâts,
Et tous les manteaux de tous les royaumes
Au dos des vizirs ou des ulémas
Furent dédaignés par l'enfant altière
Portant l'émeraude à son bleu turban
Et dont le corps nu choisit pour litière
La traîne assortie et vaine des paons.

Ses yeux clos sont pleins de la nuit qu'elle aime,
Car mille empereurs ont dû dessertir
Les pierres du sabre et du diadème,
Pour la consteller de tant de saphyrs !
Elle habite un songe où quelque génie
Pour elle parqua des bêtes-joyaux,
Des seigneurs ailés dont la compagnie
Lui fait d'éclatants cérémoniaux.
Et l'enfant qui dort chasse des plumages
Lorsque la forêt ouvre ses écrins
Et qu'ils sont partis, ces rois en voyage,
Ces ambassadeurs et ces mandarins !

Amour, ne viens pas bannir cette aurore,
 Reine de la plus chatoyante nuit.
 Au pays des paons qu'elle dorme encore,
 Tant que l'escarboucle au bleu turban luit !
 Puisque à ta voix, si bas que tu l'étouffes,
 Les corps ont de tels soubresauts, ô Cheik !
 Que l'aube entendrait l'orgueilleuse touffe
 Craquer comme un amas de fagots secs,
 Puisque le baiser brusque de ta bouche
 Au front de l'enfant qu'un songe absorba
 La réveillerait pleurante et farouche
 Sur le solitaire et princier grabat !

Coussins, beaucoup de coussins.

Souviens-toi du coussin du Sultan Magnifique,
 En ce damas dont le juif syrien trafique.
 Aux flancs du Valeureux nul riche talisman
 De chevelure n'eût pesé plus mollement.
 Mais dédaignant la Géorgienne aux pâles charmes
 Les princes devisaient sur la vertu des armes.
 Celui que tous les Francs nomment Cœur-de-lion,
 Ayant tenu gageure, a fait cette action :
 Calme il assène un coup de sa géante épée,
 Une boule de fer comme miche est coupée.
 Mais le païen a pris le coussin si léger
 Que jeté haut en l'air il semble voltiger.
 Brandissant, d'une main qui joue, un cimeterre
 Plus rapide qu'un martinet rasant la terre,
 Tout au vol a tranché le doux coussin léger,
 Sans même qu'un flocon par la tente ait neigé ;
 Puis, avec un sourire, regardé la lame
 Courbe et dont l'acier luit comme un miroir de femme.

Nous recoudrons pour toi le coussin smaragdin
 Divisé par l'acier de Sultan Saladin !

*
* *

Comme housse à l'onix pur de tes omoplates
 Nous aurons des coussins habillés d'écarlate.

Comme un entassement parfumé de jasmins
 Sera le coussin blanc reposoir de tes mains.

Pour enfouir le songe orageux de ta tête,
Des coussins gonfleront une nuit violette.

Nous mettrons en coussins tout autour de ton corps
Tant de pourpre, d'oiseaux, de fleurs, de palmes d'or,

Que j'aurai l'air d'avoir, pour gagner un sourire,
Tenté ce rêve fou de rebâtir Palmyre !



Coussins, hôtes vêtus d'éclatantes soieries,
Vous disposez vos accueillantes seigneuries
Pour que ma bienaimée accédant au sofa
Vous élise au conseil de son beau Khalifat !

Coadjuteurs moëlleux de ma pliante échine,
Votre complaisance orientale fascine
Qui voulut comme vous garder l'air princier
En devenant esclave aplati sous son pied.

Coussins, repos des yeux parmi les cyprières,
Couche de Saadi et tapis de prières
Efficace aux genoux paresseux de l'amant,
Coussins, puits des voluptueux étouffements !

Coussins, délices mous des ventres de sultanes !
Sur votre étoffe un fil d'or broda des arcanes
D'où ma Schéhérazade inventive déduit
Un conte interminable en mille et une nuits !



Cependant qu'accoudée aux outres duveteuses,
Ivre de leur tiédeur, tu trouves, ma conteuse,
Qu'il est doux de rêver au frais palais d'Haroun,
Redoute qu'un vent plus mauvais que le simoun

Ne soulève les pans soyeux de ton asile
Et, du jaune reflet de sa flamme stérile,
Ne vienne purlécher jusque sur les divans
Notre cœur, ce désert de grands désirs mouvants !

Anticipations.

J'admirerai ton visage à la ressemblance
D'un jardin de fleurs de pêcher ;
Mais tu m'entr'ouvriras cette lourde opulence
De tes yeux mûrs pour le péché.

Nos lèvres par un feu mutuel consumées
Auront plus de vertiges longs
Qu'il n'en dort dans les cigarettes parfumées
Dont tu chéris le tabac blond.

Sur le triple tapis saturé d'aromates
Ton corps veiné basculera
Sans brusquerie et comme une aiguière d'agate
Tenue aux anses de tes bras.

Tu plongeras comme une felouque qui sombre
Au brillant des coussins houleux,
En rêvant qu'il te faut pour voguer sans encombre
L'aide d'un mât miraculeux.

Dans un beau drageoir peint tu trouveras ta dose
De pistaches à grignoter.
Mais cet amant friand des loukoums à la rose
Au meilleur saura bien goûter.

Ou négligeant l'orteil confit dans la babouche
Qu'on chauffe au coussin bleu turquin,
Dégustera le froid délice de ta bouche
Comme un sorbet au marasquin.

La voix du bouffon mordoré.

Si j'étais balayeur aux gages
De l'aga ou bien du 'cadi,
J'écrirais sur de vieux feuillages
Les poèmes de Saadi.

Et l'on verrait, ô ma Sultane,
Dans la poussière tournoyer
Mille feuilles d'or de platane
Que le vent saurait convoyer,

Tandis que tu ferais la morte,
Et que, plus fier que Tamerlan,
Je balaierais devant ta porte
Les billets doux de tes galants !

La voix du bouffon nacarat.

J'avais un tapis de prière
Pour mes oraisons d'apparat,
Couleur de sang et de lumière,
Don de l'émir le Boukhara.

A t'implorer, blanche odalisque,
Mes deux genoux l'ont tant usé
Qu'une lépreuse peut sans risque
Me l'acheter pour un baiser.

A ton seuil si je viens l'étendre,
C'est qu'il reste de mon tapis
Trop peu de corde pour me pendre,
Tant pis !

La voix du bouffon cramoisi.

Donnez-moi mon sabre de guerre
Miroitant et bien aiguisé,
Seul miroir de Kaboul au Caire
Pour les beaux yeux terrorisés !

Mais crains qu'au retour de me battre
De sa lame au fil paresseux
Je ne m'escrime à fendre en quatre
Le plus fin de tes longs cheveux.

Car si la perruque s'emmêle,
Je tranche du coup, comme il sied,
Le chef et le cheveu, ma belle,
Avec mon beau sabre d'acier !

L'invocation à la Péri.

O pareille au cyprès sous la lune persane
Qui chasse les paons bleus aux gosiers discourtois
Et veut que la muette et la sombre sultane
Préside un ballet blanc de roses sur les toits !

O vierge indévoilée, ô veuve obscure et grave,
Insaisissable voix, la complice du dol
Des lauriers ténébreux dont la retraite enclave
La fontaine d'argent qu'ouvre le rossignol !

Pieds nus dont la faveur est la rose suprême
 Et qu'il faut courtiser très somptueusement :
 « L'ongle de votre orteil mire les diadèmes
 Des rois et les sourcils incurvés des amants ! »

Visage, palais clos sur ta paix et qui couches
 Un long tapis de pourpre où le sourire est roi ;
 Et les dieux à genoux cernent de chasse-mouches
 Le songe aux yeux tigrés qu'irrite la paroi !

Ventre et flancs, croupe et seins, ô brûleurs d'aromates,
 Bleuités des encens dont l'ambre va roussir,
 Arc-en-ciel des torrents, Asie où s'acclimate
 Le pavot chatoyant d'un étrange élixir !

O toi que nul n'a vue et que nul n'a nommée,
 O ma source au désert attendant ton lion,
 Mon cédrat sous la neige, ô toi ma bien aimée,
 As-tu compté les nuits que nous nous appelions ?

Si tu veux désertier les housses chamarrées
 Du nuage où tu ris ton rire éblouissant,
 Je saurais conquérir la province dorée
 Que tes yeux vagabonds ont choisie en passant.

La ville des toits bleus et celle des platanes
 Et Chiraz des potiers, ce soir, seront à toi,
 S'il te plaît de danser sous la lune persane
 Parmi des ballets blancs de roses sur les toits !

Parole des anciens.

Notre chasse royale a barri sur ta voie,
 Mystérieux amour tacheté de désirs.
 Nous avons martelé vers ce sombre plaisir
 Nos éléphants fourbus sous leurs housses de soie.
 Maintenant la nuit tombe et la neige poudroie
 Sur nos corps renégats, que l'hiver va transir.
 Ces lunes, bel axis, dont ta robe chatoie
 Que nos fils à leur tour partent pour les saisir !

Henry DAGUERCHES.

